

Le refuge des hommes

Écrit

par

Stéphane de Saint-Aubain

TABLES DES MATIÈRES

- Introduction page : 3**
 - Chapitre 1er**
- Trompe la mort page : 8**
 - Chapitre 2ème**
- Le patriarche page : 22**
 - Chapitre 3ème**
- L'hallucination page : 40**
 - Chapitre 4ème**
- Amnésie sélective page : 66**
 - Chapitre 5ème**
- La réquisition page : 82**
 - Chapitre 6ème**
- Oh my god page : 100**
 - Chapitre 7ème**
- L'hymne à la vie page : 117**
 - Chapitre 8ème**
- Les naufragés page : 129**
 - Chapitre 9ème**
- Le plan page : 152**

Introduction :

S'il y a bien un lieu où l'homme est encore à ses yeux l'égal de lui-même, il s'agit probablement bien de l'hôpital. Un lieu de neutralité, un havre, où la moralité est bienfaitrice et la même pour l'ensemble, et n'a aucun a priori en ce qui concerne les distinctions de genre. L'éthique s'élève gracieusement dans le cœur de ses hommes et de ses femmes qui veillent dans une bienveillance absolue à la bonne mise en pratique des traitements et des rémissions à travers le respect des individus, où l'égalité, la liberté et la fraternité possèdent encore un sens collectif.

Connus de tous et pour tous, aujourd'hui nous pourrions l'appeler l'île des naufragés. Un havre sécurisant mêlant des individus de classes et de races sans distinction précise dans son ensemble, échouant dans un même but et un même endroit. Un mélange des genres pas toujours vraiment bien assorti d'ailleurs. Imaginairement, il peut s'apparenter à un poumon de substitution, permettant de prévenir de potentielles asphyxies en lien avec d'éventuels maux d'origines viscérales ou mentales des individus, en oxygénant le sang, l'élément de principe à toute vie. L'humanité se côtoie à travers de multiples états de maladies et pathologies engendrées par la fatuité du destin. Celles-ci se distinguent de par leur caractère de gravités,

insidieuses et sournoises, et sous diverses formes d'évolution.

Un petit point nécessaire sur l'évolution historique de l'hôpital s'impose quant à son origine et à ses missions. Machine opérationnelle à soigner conçue de l'homme pour l'homme, son nom premier était l'hospice, ayant pour vocation d'accueillir les plus infortunés de la nasse à savoir les malades, les vieux, les vagabonds, les fous, une boîte de Pandore en somme, un fourre-tout géant peu enviable, destiné à contenir tous les éléments indésirables et perturbateurs aux yeux d'une société. À l'origine, la pratique médicale n'y avait pas lieu. Dès lors que l'on recentra la maladie sur sa thérapeutique, le regard de nos concitoyens se fit un peu plus compatissant, et devint un peu plus complaisant de l'intérêt général. S'humanisant, et s'ouvrant peu à peu, l'hôpital se fondit dans le paysage communautaire et suscita immédiatement l'intérêt général, s'élevant par la même occasion au rang d'institution, se voulant de cette notion dite de service public. Implacablement, l'hôpital s'imposait à nous dans l'extrémité de nos vies. De nos jours, véritable fourmilière, médecins et personnels soignants s'unissent et collaborent pour le bien commun et dans l'intérêt de tous, donnant une véritable dimension sociale aux missions qui lui incombent, et dans ses engagements. Cependant, à l'heure actuelle, la situation dans laquelle ces personnels évoluent tend à « clientéliser » la « patientèle », car le système a fait le choix de la rentabilité au détriment du patient. Des études socio-économiques fiables ont été mises à jour sur ce sujet et mettent largement en avant ces dérives, détectées et analysées au plus juste dans un prisme macro-économique par des analystes de renom. En effet, la difficulté vient de là : comment prendre en charge correctement un « client » ordinaire, et dans des conditions optimales, quand, à l'heure des grandes et nombreuses restrictions budgétaires comme l'on nomme cela, qui paralysent « in vitro » ce système de soin, l'humain n'est plus au cœur des véritables préoccupations de la mission de soin du système de santé ? Pourtant, croyez-moi, nous avons tous réellement la foi ! Et nous croyons

réellement et fermement en nos missions, nous savons quelle chance nous avons de vivre dans ce pays, fondé sur tant de valeurs humaines, que les pères de la république ont si vaillamment défendu et préservé, pour qu'il conserve ses lettres de noblesse dans les siècles à venir, et comme nous le voyons aujourd'hui. Mais malheureusement, comment voulez-vous que nous puissions travailler sereinement dans de telles conditions ? La compassion pour ses semblables est nécessaire, certes, mais là n'est pas tout. La tarification à l'activité en est bel et bien son exemple, une grande imposture. Cette mesure, qui consiste à diminuer les dotations financières tout en équilibrant les ressources économiques d'un établissement de soins, est une belle hérésie. Un jour, quelle ne fut ma stupéfaction, d'entendre au hasard d'une conversation, un individu, qui me sembla être le gestionnaire, pardonnez-moi ce lapsus, je reformule, le directeur du centre hospitalier, employant les termes d'« efficience proactive ». Ces termes agressent comme une entrave malveillante, nos petits tympans respectifs, prononcés dans l'un des nombreux couloirs de longueurs interminables que compte l'établissement. Parlons-en de ces portes, elles s'ouvrent aléatoirement et se referment en cadence irrégulières, provoquant des déplacements d'air propices à vous donner la maladie. Certains jours, nous pouvons y distinguer des silhouettes singulières et irrégulières se fondre dans la pénombre angoissante, et où la plupart de nos concitoyens étrangers à ces lieux détestent s'aventurer. Cette formule de management, à la tonalité corrosive, blasphématoire à la mode et au service de la technocratie avait été formulée dans ces lieux saints, accentuée dans son intensité par l'effet caisse de résonance de ces grands volumes structuraux. Ce qui veut dire, d'un point de vue général, dans la traduction de l'interprétation au sens commun, que le personnel n'est plus qu'une variable d'ajustement, évoluant dans une logique comptable d'un plan de retour à l'équilibre des budgets hospitaliers, ordonné par les Agences Régionales de Santé, missionné par le ministère de la santé lui-même. — « d'ici, je vous entends déjà dire : »

— « c'est du réchauffé ce qu'il nous raconte, épargne-nous tes poncifs s'il te plaît ! »

— « non, hors de question, ceci est la réalité, et moi je baigne là-dedans, je macère au quotidien dans cette marinade aigrelette, de la même manière qu'un petit oignon à demi émergé, composant facultatif de cette garniture aromatique, prête à déborder de son plat par l'imprégnation de tous les aliments gonflés de jus. J'espère que la comparative culinaire de cette image vous parle ? Peut-être ? Je peux continuer maintenant ! Merci de votre compréhension, je vous demande de ne pas m'en tenir rigueur ». Autant dire que les valeurs de l'institution en avaient pris un sérieux coup depuis la mise en place de la tarification à l'activité en deux mille sept, dans le cadre de la réforme du plan-hôpital de la même année. Inutile de préciser, tant que nous y sommes, que les objectifs premiers ne sont plus en rapport ni avec les engagements moraux, ni avec les pactes officiels, et ne reflètent plus le visage bienveillant d'une société protectrice de ses valeurs, et ne reposent plus sur les grands principes fondateurs d'autrefois. Notre fierté nationale, chère à nos petits cœurs, l'hôpital, n'est plus que l'ombre de lui-même, autrefois fleuron et icône de notre pacte social. Il s'est enfoncé progressivement ces dernières années dans une crise profonde, pour ne pas avoir vu les nouveaux changements s'opérer et n'avoir pas su anticiper l'évolution des besoins, par le concept d'hôpital-entreprise visant à donner avant tout ce pouvoir au management administratif, aux dépens du pouvoir médical, ce qui n'avait pas de sens. Le pouvoir en place s'était borné à chercher ailleurs, paradoxalement, sans aucune réflexion prospective sur les modèles hospitaliers adaptés à notre époque, l'état avait lancé dans les années deux milles, un vaste investissement, dans deux plans de restructuration du système de santé, de l'ordre de dix milliards d'euros, qui n'avait absolument rien rapporté. La suite est à méditer, je vous laisse libre de vos pensées et de vos réflexions. Avant tout, n'y voyez pas ici un manifeste exhaustif vindicatif d'un quelconque appel à exécuter une

instance étatique. Je me permettrais, si vous le voulez bien d'être le simple rapporteur éclairé de l'un des nombreux services de l'hôpital ou j'officie moi-même dans la fonction d'aide-soignant, dans un service d'urgence, entendez par là, le collaborateur de l'infirmier sur le front des opérations de gravité. Je ne reviendrai pas sur l'état de santé du système, je pense avoir été suffisamment explicite, et ce qui dans l'idée, n'est pas du tout l'objectif de ce récit. Je souhaiterais avec vous, si vous le voulez bien, vous faire partager, et vous rendre compte de quelques scènes de vécu, rencontrées dans d'autres situations ; et parfois dans d'autres services de soins, auxquelles j'ai été confronté lors de ma carrière hospitalière. Pour ce faire, je vais organiser mon récit sous forme de petites saynètes de situations les plus communes, malheureuses pour certaines et cocasses pour les autres, rencontrées sur le terrain, composé de portraits d'hommes et de femmes dont par souci de discrétion, et surtout par respect du secret médical nous changerons volontairement les identités et les noms de naissance. Comme beaucoup ici sur cette terre bien basse, victimes de la fatalité, de l'infortune, et des aléas de la destinée. Portraits brossés par l'humble serviteur que je suis, et vous ferait l'inventaire de celles-ci. N'y voyez pas là une certaine forme de complaisance de ma part, ni même une forme de jugement de valeur, même si le contraire effectivement s'impose quand même à votre bonne lecture. Je ne puis retenir mes sentiments sur certaines injustices, c'est hors de mes forces. Oui, je vous l'accorde mes prises de position n'ont pas forcément d'intérêt à venir parasiter certains paragraphes dans le texte, je m'en excuse honorablement et modestement par avance, mais, comme dit l'adage populaire : « La vraie nature de l'homme revient au galop ». Voyez-y au contraire le compte rendu objectif de la réalité, d'un homme simple et sans prétention, installé aux premières loges de « l'humanité », à travers ses croyances et ses doutes. La comédie humaine est à Balzac, de ce que ce récit est aux patients. Moi et mes paires avons pris la singulière habitude d'appeler ce service très particulier, « la Cour des Miracles », car il faut cependant distinguer les

urgences absolues, bien moins nombreuses heureusement, des relatives. Les faits de ces scénarios, se rapportent tous quels qu'ils soient à la détresse sous toutes ses formes, avec des situations parfois théâtrales et burlesques, à la limite du grotesque. Ni plus ni moins que la réflexion maculée et parfois au contraire splendide de la nature existentielle de cette société dans laquelle nous évoluons et somme amenée à devenir.

CHAPITRE 1er

Trompe la mort

Les grandes portes vitrées grincèrent, comme d'habitude, ce bruit strident tiré des profondeurs lointain d'un mécanisme enrayé, nous rappelait la possibilité de faire face à une situation dramatique, à laquelle la vie pouvait jouer parfois de vilains et mauvais tours, et plus particulièrement à celle ou celui qui lui tournait le dos. Dans ce grand sas démesuré, doté de ses deux grands rideaux de ferraille mécanisés, ouvert aux quatre vents, les courants d'air étaient légion, parfois même saisissants de par la nature de l'évènement. L'ambulance rouge ou blanche selon ce que la malchance déciderait et voudrait y faire entrer à l'intérieur, en fonction de son bon vouloir, s'avancait énergiquement et libérait son chargement d'hommes et de femmes en souffrance dans ce vaste monde qui pouvait s'avérer être impitoyable. Cette grande loterie contingente ne faisait aucun discernement parmi ses occupants ; accompagnés dans ce cortège de souffrance, par des héros, ces secouristes valeureux, altruistes et philanthropes œuvrant pour le bien de leurs semblables. Leur vocation professionnelle et la passion de leur métier étaient les maîtres mots de leur dévouement, ce qui était tout à leur honneur. Car leurs missions indispensables étaient aussi à la hauteur de leurs promesses et de leurs engagements de servitude pour leurs prochains. Je vous parle ici des différents intervenants de la chaîne de soin ; hétérogène elle l'est

indiscutablement, au nom de ses différents éléments constitutants : les pompiers, les ambulanciers, les forces de l'ordre. Des humanistes en puissance, convaincus au service de la collectivité. Mais passons les éloges, car mal employé, ils dépassent la définition de leur sens premier.

Des lumières célestes de forte intensité apprivoisées par des capteurs dans le sas éclairaient instantanément l'espace, le rideau s'ouvrait ; qui s'avérait être une porte coulissante automatisée. Elle donnait un accès direct dans la salle d'accueil des urgences vitales, où tout ce petit monde abandonné par la chance se confondait dans l'instant. Cette nouvelle intrigue affligeante mettait en lumière la nature de la problématique à venir. Voici notre homme, un sexagénaire de petite taille et trapu de ses imposantes épaules ; tout recroquevillé sur lui-même, emmitouflée dans un épais duvet bleu garni de matières isolantes. Ce corps, malmené par l'ingratitude de la fatalité, était supporté tant bien que mal par un brancard à la fois fonctionnel et désuet, en apparence d'un autre temps. L'expression de son visage fin et sec laissait deviner, un penchant addictif aux élixirs corrosifs de tous genres. Sur son large et proéminent front, des sillons écartés et tirillés mettaient en évidence de vieilles rides profondes semblables à des vagues successives en perpétuel mouvement en face des ressacs opposants. Quelques mèches de cheveux de couleur blanches et clairsemées bataillaient dans cet espace désertique et anarchique, elles s'accrochaient obstinément à son cuir chevelu. Le regard vague et à la fois éteint se confondait dans des mirettes allongées, bleu claire, presque opaques et fixait le vide dans une indifférence absolue. Celui-ci, amputé de l'acuité de l'un de ses sens premier évoluait sans intention précise. Hors du temps, sans réelle conscience de l'environnement dans lequel la perception sensorielle ouvre la voie à ce guide essentiel vous menant aux embranchements des chemins de ce monde. Sur sa large mâchoire carrée en forme d'étau poussait une barbichette, qui ne devait pas excéder deux jours. Son gros nez hypertrophié, déformé et renfrogné sur lequel étaient visibles des petits vaisseaux sanguinolents et bleuissants, qui serpentaient

sur cette grosse truffe au milieu de cette face ravagée par les abus. Le reste du portrait formait un contraste saisissant avec sa moustache à l'anglaise coupée au cordeau, linéaire et jaunie par le tabagisme. Les excès et le poids des années avaient parachevé de sculpter ce faciès peu enviable. Je connaissais par avance le motif de sa venue, par raisonnement empirique, l'expérience des événements passés, affûté nos sens et nos capacités d'analyses. La prise en charge immédiate dans ma fonction consiste dans un premier temps à évaluer la nature de l'urgence sous l'autorité de l'infirmier et de mesurer les différentes constantes physiologiques humaines, sorte de bilan à intégrer en première intention à un examen médical d'ensemble. Cela consiste à mesurer les différents paramètres vitaux que sont la tension artérielle, la fréquence respiratoire, le pouls, la saturation en oxygène du sang, la température et plus subjectivement mesurée, une douleur éventuelle. S'ajoutent à cela divers examens un peu plus techniques permettant de déterminer d'autres caractéristiques physiologiques. Les données étant reportées dans leur dossier respectif, l'orientation dans le circuit se précise. Je m'affaire dans un deuxième temps à améliorer le confort de proximité du patient et à lui faciliter aisément l'accès à son environnement immédiat. Et éventuellement dans la position qui est la sienne, si les circonstances l'exigent, de mettre en œuvre des soins de nursing et du matériel d'élimination (bassins, urinaux) pour le soustraire à davantage de contraintes. Voilà pour l'essentiel de mes attributions, conditionnées par un diplôme d'état, délivré à l'issue d'une formation s'étirant sur une dizaine de mois. Le patient était installé, l'équipe paramédicale mobile repartait à d'autres obligations, la routine façonnait son œuvre. Cet homme-là n'avait pas fière allure en arrivant, cependant il avait l'attitude d'un homme résigné, ou bien peut-être, tout bien considéré, habitué à l'environnement dans lequel sa condition ne pouvait pas lui permettre qu'il en soit autrement. De son temps, au regard de cette situation sordide, Camus en aurait fait son affaire avec son lot d'absurdités ; car il y avait matière à développer. Ses vêtements ; il serait plutôt juste de

signifier, ces bouillons de culture alimentaires et bactériologiques malodorants, imprégnés aux tissus de mauvaise qualité témoignaient misérablement de la grande détresse de ce que pouvait être sa vie. Dans ce vide intérieur, il semblait que son esprit avait déjà pris possession du lieu le plus naturellement du monde. Les premiers mots qui sortirent de sa bouche ne me semblèrent pas intelligibles et être encore moins en adéquation avec leur signification. Une saturation en oxygène prise instantanément, le constat d'une peau cyanosée, m'indiqua sur l'instant une faible et mauvaise oxygénation sanguine. En approchant mon visage au plus près de la victime, stupéfaite d'incompréhension, et de manière à saisir l'origine de ces sons incompréhensibles, ou devrais-je dire plus précisément de ces râles à la limite de l'audible, je perçus le souffle de sa bouche humide, dans laquelle s'ajoutait à l'agression de mon odorat, des remontées d'exhalaisons pestilentielles, s'extirpant des profondeurs et des méandres de son corps. En observant plus attentivement, l'aspect et le contenu de cette bouche ouverte puante, ou des déchets alimentaires putréfiés s'étaient logés confortablement entre de larges espaces interdentaires, je distinguai nettement une forme indéfinissable coincée au fond de sa gorge. Dans ce charnier buccal à ciel ouvert, parsemé des restes de ce que fut l'un de ses derniers repas d'ivrogne, il s'agissait d'extraire probablement un corps étranger, que j'allais devoir expulser sans ménagement. Je m'y employai dans la seconde et ni une ni deux, juste à peine le temps de le dire, simultanément, je saisis notre homme par la taille, et j'entrepris immédiatement de mettre en œuvre la méthode de « Heimlich », méthode qui consiste à désobstruer les voies aériennes. Pour ce faire, j'assis le patient sur son séant, penchai le buste légèrement sur l'avant ; il se trouvait à la limite du malaise. Ses yeux congestionnés de sang, s'évanouissaient progressivement dans le néant, ses lourdes paupières semblaient à la peine de résister longtemps à cette oppression physiologique ; martyrisées par un organe asphyxié par le manque d'oxygène. Malgré les compressions sternales vigoureuses dispensées à intervalles réguliers, le résultat obtenu resta décevant et

improductif. Je m'égosillai à tout-va, à crier et à chercher de la rescousse autour de moi, avec ce corps ballant, telle une marionnette inanimée, jetée par son ventriloque. Ce type, ce parfait inconnu, dont le dernier rôle me serait possiblement destiné, se faisait pesant et flaccide dans mes bras, tel un poids mort. Il n'y avait décidément personne dans les parages, le désarroi que je ressentais par le constat de l'impuissance de mon entreprise, cédait la place à de la rage de résignation. J'avais tant espéré dans ce grand moment de solitude et soumis au bon vouloir de Dieu, à ce qu'une âme en perdition de passage entende mes appels à l'aide. Du fond de cette infinité temporelle, plus rien ne semblait aller dans le sens de mes espérances. Tout en essayant d'arracher la bête à ses entrailles, je m'obstinaï à croire que Dieu resterait sourd à mes plaintes. À ce moment précis, je constatai l'inertie du corps amorphe que je serrais contre moi, et finissait de constater amèrement la vie s'y évanouir inexorablement. Dans le désespoir, et en dernier recours, j'allongeai le mourant sur le dos tant bien que mal et tentai un massage cardiaque, mais en vain lui aussi. Le temps semblait s'être figé et restait indifférent aux affaires humaines. Au milieu de ce chaos sans nom, des visages hébétés et totalement insensibles de vieilles personnes paralytiques et éreintées par les maladies dégénératives observaient ce spectacle laborieusement sans émergence ou sursaut de lucidité. Ces vieilleries impotentes étaient plus occupées, à refaire les mêmes gestes à l'infini, sans vraiment comprendre l'intérêt de la chose qui me concernait. Décidément, Dieu s'obstinait à ne pas reconnaître ses semblables parfois. J'étais toujours le seul comédien sous les projecteurs, sans les textes et les répliques, plantées là sur la scène ; égal au personnage central de cette pièce sans scénario. Parachuté bien malgré lui dans cet esclandre, à la vue d'une foule froide et inexpressive, qui semblait bien plus captivée à observer une autre comédie vivante et moins ennuyeuse, devant se jouer dans un autre espace-temps de l'irréalité. Sans ressources, abasourdi par la situation, un sentiment de désarroi montait dans ma chair, ça en devenait viscéral, j'étais littéralement agressé dans mon être, car j'étais

pris au dépourvu. Cette représentation était inattendue, elle n'avait fait l'objet d'aucune réclame de publicité, elle semblait juste avoir été écrite pour moi et cet être entre la vie et la mort, mais ne pouvait pas se produire, pas ici. La providence n'avait pas dit son dernier mot. Dans ce naufrage cauchemardesque, contre toute attente Dieu dans toute sa grandeur miséricordieuse et l'amour qu'il manifestait à l'égard de ses prochains avait décidé de contrarier ses desseins, d'avoir pitié d'un être en faiblesse et de secourir l'un de ses rejetons en perdition dans son malheur. C'était dans ses prérogatives, ses voies sont impénétrables, était-il dit, dans la grande voûte céleste.

Par miracle, une équipe du Service médical d'Urgence et de Réanimation rentrait d'intervention sous la pluie battante du dehors. Ce concours de circonstances, si s'en était un, était écrit là-haut dans les grands rouleaux universels, comme le dirait Jacques le fataliste à son maître. Pour ma part, l'arrivée de l'équipe était une bénédiction, je passai donc naturellement « la main », expression du milieu, permettant de se soustraire à une difficulté particulière, pouvant être résolue par un ou des tiers, avec des moyens plus efficaces à mettre en œuvre. En effet, le simple fait d'y consentir, beaucoup par la force des choses d'ailleurs, fut salvateur pour notre patient que l'état actuel de la chose avait voulu voir mort et enterré. Tout ceci m'avait paru durer une éternité, alors que finalement les événements s'étaient écoulés dans un laps de temps relativement court et n'avaient pas excédé dix minutes. Ils avaient déjoué les plans funestes de la prophétie, là était l'essentiel. Les jours futurs, j'allai m'enquérir de l'état de santé de notre revenant, ce trompe-la-mort, dans le service de médecine générale. En ouvrant la porte, à la place dans son lit, je trouvai un homme alerte, tout sourire ; il me considéra étrangement et était dans l'expectative de cette visite de courtoisie soudaine et inattendue. Il était différent et, étonnamment, il ne ressemblait plus guère à ce mourant que je me représentais, et dont j'avais gardé les vagues réminiscences dans les profondeurs de ma mémoire. Il était désormais plus vivant que

jamais, se tenant là devant moi, dans la même configuration qui aurait été la sienne dans un autre contexte. J'avais sur l'instant la nette sensation d'être trahi par l'exacerbation de mes sens. Je me présentai, et lui fis le récit exact et dramatique de l'évènement dont il avait été la malheureuse victime. Dans ce drame, égal à l'urgence quotidienne, mais supérieure par la gravité extrême que prenait la tournure, j'en avais oublié son nom. Il amena la conversation sans a priori, et me fit assoir sur son lit. Il semblait me considérer avec beaucoup d'empathie, et me narra son autobiographie avec l'empressement d'un type prompt à la communication, dont la fin de l'histoire elle, restait à écrire par son auteur. Il s'appelait Monsieur Alphonse, il était né un jour de printemps dans le quart nord-ouest des quartiers lyonnais, fils de Monsieur, qui était comptable de son état, et de Madame, Docteure en pharmacie. Ils travaillaient honorablement tous deux dans la proximité géographique l'un de l'autre, voisins professionnels en somme, dans les riches artères de l'hyper centre de la vieille ville, proche de la rue des antiquaires et de la préfecture. Ce couple au caractère accommodant, et admirablement bien assorti œuvrait au cœur des grands immeubles pluri centenaires du style des grands volumes haussmannien. Il vécut sa jeunesse avec son frère et ses deux sœurs dans le confort et le calme d'un quartier simple, mais sans histoires avec les habitants et voisins du même acabit. Ils fréquentèrent communément l'école du groupe scolaire, qui portait le même nom que le quartier, jusqu'à la fin du cycle primaire. Monsieur Alphonse étudia au lycée collège de Notre-Dame de Sion de Lyon ; il y fit de bonnes études, qui lui ouvrirent la voie de l'école centrale lyonnaise pour l'industrie et le commerce. Il devint ingénieur de conception de châssis de véhicules dans un grand groupe français, dont nous ne ferons pas ici la promotion. Je m'attardais dans la discussion avec ce personnage très sympathique au demeurant, au lieu de quitter l'établissement, ma journée de travail s'étant achevée depuis environ une heure. Il revint sur ses années de bonheurs avec un petit sourire de nostalgie, et puéril de petit garçon. Il vénérât, la période des vacances scolaires : elle signifiait pour lui la

promesse de distractions infinies, lors des départs à la neige à la saison hivernale, lorsqu'avec sa famille il quittait la ville pour rejoindre la villégiature de montagne. Effectivement, ses parents y possédaient un pied-à-terre, un chalet plus exactement, à Saint-Pierre de Chartreuse, dans le parc naturel régional de Chartreuse, auquel Stendhal lui-même en son temps donnait pour surnom « l'émeraude des Alpes ». Entre nous, il est vrai que les Alpes, dont le massif gigantesque et étendu est devenu emblématique parce qu'il abrite « le toit de l'Europe » le Mont-Blanc. Ces hauteurs topographiques de reliefs positifs regorgent de trésors que sont les splendides parcs naturels, des centaines de petits villages authentiques fleurissent dans les vallées au bord des lacs, les alpages, refuge de bouquetins, de chamois, et d'une grandiose faune protégée. Sa situation dans un jeu de collines, de coteaux et de petits plateaux à l'ouest de la partie montagneuse, et la présence de doux reliefs, propices au développement de l'agriculture, en faisait un village authentique, à distance duquel se trouvait la ville de Lyon, à une centaine de kilomètres plus au Nord-Ouest, et à environ à deux heures et demie de route dans le meilleur des cas, ce qui représentait déjà pour l'époque une sacrée bonne distance. Dans sa jeunesse, et dans l'émulation de nouveaux plaisirs, qui rompaient avec la monotonie du train routinier et aseptisé de la vie urbaine, il affectionnait ces longs et distrayants déplacements inoubliables assis confortablement sur les sièges de simili cuir rebondissant de la DS. L'auto était bondée nécessairement de toute part pour l'occasion, de malles bombées, et remplies à l'excès de diverses commodités pour la durée du séjour, véhicule que ses parents avaient acheté chez le nouveau concessionnaire de la zone marchande. L'acquisition fut faite unanimement plusieurs mois avant le départ, et spécialement pour assurer dans les meilleures conditions possibles ces longues migrations saisonnières. Par la fenêtre, lorsque ses frères cessaient le chahut et les gesticulations désordonnées, qui faisait tanguer la voiture d'un coup à droite et le suivant à gauche, ce qui s'expliquait par la hâte de se dégourdir un peu les membres, et trahissait aussi la lassitude